

mardi au mercredi en prières, s'interrompant pour lire avec terreur le livre des *Confessions mal faites*. Le mercredi, à trois heures de l'après-midi, on partit pour l'église. Les parents accompagnaient leurs enfants.

« Tout le vain bruit qui s'est depuis attaché à mon nom, lisons-nous dans les *Mémoires d'outre-tombe*¹, n'aurait pas donné à M^{me} de Chateaubriand un seul instant de l'orgueil qu'elle éprouvait, comme chrétienne et comme mère, en voyant son fils prêt à participer au grand mystère de la religion. »

Agenouillé devant Dieu et son ministre, l'enfant hésitait encore à dévoiler la plaie secrète qui lui rongea le cœur, quand, le moment solennel étant venu, le prêtre lui dit : « Je vais vous donner l'absolution... »

« La foudre que le ciel eût lancée sur moi m'aurait causé moins d'épouvante, je m'écriai : « Je n'ai pas tout dit. »

Alors le confesseur changea de visage ; il devint tout à coup le pasteur le plus indulgent, le père le plus tendre. Il embrassa ce petit pécheur de douze ans, qui triomphait enfin après une longue lutte morale : « Allons », lui dit-il, « du courage, mon cher fils, du courage ! »

« Je n'aurai jamais un tel moment dans ma vie. Si l'on m'avait débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'eût pas plus soulagé : je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est de ce jour que j'ai été

1. T. I, p. 100.

créé honnête homme ; je sentis que je ne survivrais jamais à un remords... Mais combien elle est divine cette religion qui se peut emparer ainsi de nos bonnes facultés ! Quels préceptes de morale suppléeront jamais à ces institutions chrétiennes ? »

Il s'approcha de la Table eucharistique avec une foi et une ardeur extraordinaires. La présence réelle de la Victime sainte, dans le sacrement de l'autel, lui était aussi sensible, assure-t-il, que la présence de sa mère à ses côtés. Il s'expliquait le martyre, et se sentait le courage, dans cet heureux moment, de « confesser le Christ sur le chevalet ou au milieu des lions ».

Rapprochant depuis ces transports de son âme naïve, à la fois salutaires et doux, des ardeurs dévorantes que les passions allumèrent dans son cœur quelques années après, il a écrit ces sages paroles : Que l'on compare ! « On choisira des deux joies ; on verra de quel côté il faut chercher le bonheur et surtout le repos¹. »

§ II. — INFLUENCES QUI L'ÉLOIGNÈRENT DE LA FOI

Seize ans plus tard, en 1796, un libraire de Londres annonçait un livre, qu'il appelait « l'ouvrage le plus complet qui ait encore paru sur les affaires présentes ». Le livre était intitulé *Essai historique, politique et social, sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française de nos jours*.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 103.

Un volume seul parut, celui qui regarde les Révolutions de la Grèce. Mais l'auteur, qui n'avait pas, disait-il dans la notice, « l'intention de faire un livre, mais de tenir une espèce de journal régulier de ses excursions mentales, un registre de ses sentiments, de ses idées », laissait errer son esprit, « de sujet en sujet », librement et comme à l'aventure. Dans ce voyage d'exploration, il trouvait nécessairement sur sa route cette grave question religieuse, qui est le charme ou le tourment de toute âme qui réfléchit. Il jugeait donc le Christianisme et l'Église, et il les jugeait à la fois d'un ton tranchant et avec une pensée indécise. Bref, Chateaubriand était sceptique, ou peut s'en faut, et prêt à s'en faire gloire plutôt qu'à s'en excuser.

Il approchait alors de sa trentième année. La Foi, on vient de le voir, semblait avoir jeté d'abord de profondes racines dans son âme. Mais depuis des souffles divers l'avaient heurtée et flétrie.

Il a indiqué lui-même ces funestes influences, non pas toutes cependant¹. Il a oublié, par exemple, l'action quasi insensible, mais si efficace, qu'exercent sur notre esprit les idées à la mode, même quand nous les combattons. Le monde moral a aussi son atmosphère, que l'on respire malgré soi et dont l'âme se nourrit à son insu.

De quelle manière que l'on apprécie l'époque de la Révolution et les événements qui l'ont marquée, il est certain qu'elle vit se produire une réaction impétueuse contre toutes les choses du passé. On

1. Préface de *l'Essai*, édit. de 1826. Voir *Œuvres*, édit. Garnier, t. I, p. 250.

n'était pas à l'un de ces âges tranquilles où la société, se portant bien, a ce beau calme, qui est le fruit de la santé et la conscience de la force. Alors, c'est une recommandation pour une idée que de n'être pas nouvelle; pourquoi modifier ce qui va bien? On aime la tradition, et on la respecte. On juge des choses comme des familles: elles sont plus considérées à mesure que leurs origines remontent plus haut. Mais dans, les heures de trouble, lorsque la société, mal à l'aise, inquiète, agitée, se tourne et se retourne sur son lit séculaire, où elle ne peut plus trouver le repos, il en est comme dans la fièvre: tout changement est désiré et agréable, quel qu'il soit, dût-il créer une situation pire.

Malheur alors aux institutions qui ont la gloire d'avoir longtemps vécu! Elles sont victimes du discredit qui atteint toutes les choses anciennes, si respectables qu'elles méritent de paraître. On n'aperçoit que leurs rides; on ferme les yeux sur cet air auguste de majesté que les siècles ont mis autour d'elles comme une auréole; on ne veut pas voir les longs services qu'elles ont rendus, ni les réserves de sagesse qu'elles gardent pour l'avenir. Ce qu'on apprécie, c'est ce qui est né d'hier, et plus encore, — s'il était possible, — ce qui doit naître demain.

Voilà ce qui arriva pendant la période tourmentée de la Révolution.

Dans leur aversion générale pour les institutions plus vieilles qu'eux, les hommes d'alors regardèrent l'Église et sa doctrine d'un œil défiant, antipathique, hostile; elle était au nombre des suspects.

On la tenait pour une partie de cet ancien régime qui était devenu l'ennemi. On lui en voulait pour des abus dont elle n'avait pu être que le témoin ; et quant aux misères que traîne après soi tout ce qui a beaucoup vécu, l'injustice de l'opinion lui en faisait des crimes impardonnables, sans prendre garde à la grandeur des bienfaits dont elle avait couvert le monde, et qui en étaient la rançon surabondante et glorieuse.

Ceux mêmes qui n'admettaient pas contre elle la légitimité de ces griefs participaient à l'esprit de malveillance, dont elle était victime. Quand l'opinion rend des arrêts, qui donc, — sauf une élite de sages, — s'inquiète des considérants ?

Cette hostilité de la Révolution à l'égard du catholicisme alla, on le sait, jusqu'à la persécution, et la persécution elle-même ne tarda pas à devenir sanglante. On releva la faiblesse des arguments par l'éloquence de la guillotine.

Or la persécution est redoutable pour les convictions encore mal assises. Le plus souvent elle ne fait que rendre plus robustes et plus agissantes celles qui sont déjà fortes. Mais elle brise ou ébranle toutes les autres. C'est un souffle de tempête, qui renverse les arbres dont les racines sont superficielles, tandis que, par la résistance féconde qu'il leur impose, il consolide ceux qui ont jeté au fond de la terre comme des bras puissants, par lesquels ils se cramponnent de toutes parts. Ne sait-on pas qu'un effort violent développe les muscles vigoureux et use promptement les débiles ?

Or, à l'âge où il vit la persécution s'élever contre

sa foi, quoiqu'il fût lui-même à l'abri de ses coups, Chateaubriand n'avait guère développé dans son âme, en la cultivant, la religion de son enfance. La plante tenant à peine au sol, un coup de vent devait suffire à l'en détacher.

Et les coups de vent furent nombreux. Outre la vague et sourde influence, dont on vient de parler, les sentiments chrétiens de Chateaubriand en subirent d'autres, plus particulières et plus dangereuses encore.

*
*

Ainsi le jeune homme se passionna pour les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau. Et il ne faut pas s'en étonner. Avec son imagination impétueuse, sa sensibilité ardente, son goût pour la solitude et la rêverie, il devait naturellement se plaire dans la société d'un écrivain coloré, peintre chaleureux de la passion et panégyriste éloquent de la nature.

L'*Essai* est rempli des témoignages de son engouement. Rousseau est pour lui « le grand Rousseau » un « tendre et sublime génie ». Son *Emile* est « l'immortel Emile ». Il célèbre avec enthousiasme la « force de son génie ». Et le rapprochant d'Héraclite d'Ephèse, dans une de ces comparaisons dont son livre fait un système, il admire ces « génies extraordinaires... ces deux grands hommes¹ » ! Il écrit enfin : « Si j'eusse vécu du temps de Jean-Jacques, j'aurais voulu devenir son disciple². »

1. *Essai*, etc., dans *Œuvres*, t. I, p. 342, 343, 557.

2. *Essai*, *Œuvres*, t. I, p. 557.

Il voit bien que les principes du philosophe ont couvert la France de ruines. Ils « sont devenus des machines qui ont battu l'édifice. » Mais il attribue la responsabilité de ces désastres à la perversité des hommes, non à l'influence des doctrines de l'écrivain, qu'il s'obstine à trouver bonnes, en avouant qu'elles ont fait un mal affreux. J'aimais mieux, disait-il plus tard, « condamner le genre humain tout entier que le citoyen de Genève¹ ».

Il est bien revenu depuis de ce culte fanatique. Tout en admirant le style de *l'Emile*, sinon toujours sa langue, quoiqu'il rendit justice à « quelques pages d'une rare éloquence », trente ans après, il ne trouvait plus rien de sublime dans l'ouvrage. A ses yeux, la société y était « jugée par l'amour-propre blessé » ; l'auteur déclamait contre les mœurs de son siècle en y conformant les siennes ; le livre enfin ne lui paraissait ni grave, ni vrai, ni utile. Il ne jugeait l'écrivain supérieur que dans une soixantaine de lettres de la *nouvelle Héloïse*, dans ses *Réveries* et dans ses *Confessions*. « Là, placé dans la véritable nature de son talent, il arrive à une éloquence de passion inconnue avant lui », quoique, au milieu même de ses ardeurs, il soit, à vrai dire, plus poétique dans ses images que dans ses affections, son inspiration venant « plus des sens que de l'âme ».

Au demeurant, malgré ces réserves nécessaires, l'écrivain mérite d'être admiré. Mais l'homme ? se demandait Chateaubriand, comment ai-je fait dans

1. *Ibid.*, p. 557, note.

ma jeunesse pour me défendre de le condamner ? Il a joint, dans ses *Confessions*, « le délire de l'orgueil à une dureté, à une stérilité de cœur, dont il y a peu d'exemples. J'aime mieux supposer, afin de l'excuser, qu'il n'était pas toujours maître de sa tête : mais alors ce maniaque ne me touche point ; je ne saurais m'attendrir sur les maux imaginaires d'un homme qui se regarde comme persécuté, lorsque toute la terre est à ses pieds, d'un homme à qui l'on rend peut-être plus qu'il ne mérite... Qu'un auteur devienne insensé par les vertiges de l'amour-propre ; que toujours en présence de lui-même, ne se perdant jamais de vue, sa vanité finisse par faire une plaie incurable à son cerveau, c'est de toutes les causes de folie celle que je comprends le moins et à laquelle je puis le moins compatir¹ ».

C'est ainsi qu'il parlait en 1826, quand l'âge et l'expérience lui eurent enseigné l'art de résister à l'enchantement des belles phrases, harmonieuses et caressantes. Mais à vingt ans le chant de ces sirènes l'enivrait.

Il se nourrit donc, c'est lui qui le raconte, de la lecture de Rousseau. Sa foi catholique, encore incapable de se défendre, eut à subir, par son imprudence, l'assaut de cette éloquence redoutable, qui, prêtant sa puissance à tout ce qu'elle soutient, arrive à faire paraître fortes les raisons les plus faibles et leur ouvre insensiblement les âmes.

Le style de Jean-Jacques est proprement séduc-

1. *Essai*, etc., note de la nouvelle édition (1826) ; *Œuvres*, t. I, p. 343-345.

teur. Il ne ressemble pas à celui des grands écrivains du xvii^e siècle. Bossuet, par exemple, s'adresse loyalement à l'esprit qu'il veut convaincre. Que sa pensée se colore, que sa voix s'émeuve, c'est une conséquence de sa conviction, ce n'est pas une ruse de sa tactique. Il va droit à la raison des autres avec sa raison. C'est un grand honnête homme, qui parle honnêtement à d'autres hommes.

La rhétorique de Rousseau est moins franche. Elle recourt à des manœuvres, sinon par calcul, du moins par vice de tempérament ou d'habitude. Elle attaque les esprits obliquement. Aucune autre ne parle plus aux yeux, aux oreilles et au cœur. Elle brille, elle jette des éclairs; elle a des accents sonores et des rythmes séduisants; elle caresse, elle éclate, elle s'indigne; elle est toute en mouvement, toute en harmonie, toute en images. Malheur à qui l'écoute! C'est une entremetteuse d'erreur, qui corrompt les âmes en flattant les sens.

Et voilà justement ce qui la rendait particulièrement dangereuse pour un jeune homme à l'imagination de flamme! On ne peut vraiment pas s'étonner que les livres de Jean-Jacques Rousseau aient exercé une action profonde sur ses idées. Ce qui serait inexplicable, c'est qu'ils ne les eussent marquées aucunement de leur empreinte.

* *

D'autres influences, d'ailleurs, les y aidèrent. De 1787 jusqu'au jour où il se décida à partir pour l'Amérique, — en 1791, — Chateaubriand séjourna

le plus souvent à Paris, avec ses sœurs, M^{me} de Farcy et Lucile. Il y fréquenta les beaux esprits de l'époque.

Et il ne faut pas croire que les préoccupations politiques, et, à mesure que le temps avançait, la gravité redoutable des événements, eussent absorbé toute l'activité des âmes. On avait gardé le goût et on trouvait le temps de causer de littérature, de plaisir et de philosophie. La grande ville offrait un mélange bizarre, qui s'est vu plus d'une fois aux époques de crise. « Dans tous les coins de Paris, il y avait des réunions littéraires, des sociétés politiques et des spectacles... « J'ai vu », écrit Chateaubriand, « le maréchal Gouvion-Saint-Cyr remplir un rôle sur le théâtre du Marais, dans la *Mère coupable* de Beaumarchais¹. »

On allait du club des Feuillants ou de celui des Jacobins à un salon luxueux, où, sous l'éclat des lustres, dansait étourdiment une société brillante, pour qui se dressait lentement l'échafaud.

Et cependant, dans les rues passait et repassait une foule bigarrée : des députations populaires et des piquets de cavalerie, de vieux gentilshommes de France, « en habits français, tête poudrée, épée au côté, chapeau sous le bras, escarpins et bas de soie », et des hommes nouveaux, les vrais maîtres du jour, « cheveux coupés et sans poudre, portant le frac anglais et la cravate américaine ».

Sur les boulevards du Temple et des Italiens, dans le jardin des Tuileries, au pied de ce palais

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 314.

où la Révolution triomphante avait ramené la famille royale et la gardait en otage, une multitude de femmes élégantes étalaient leurs grâces et leurs toilettes. On apprenait les plus graves nouvelles dans les théâtres, parfois de la bouche même des acteurs.

« Du reste, force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique, rendez-vous mystérieux parmi des ruines, sous un ciel serein, au milieu de la paix et de la poésie de la nature; promenades écartées, silencieuses, solitaires, mêlées de serments éternels et de tendresses indéfinissables, au sourd fracas d'un monde qui fuyait, au bruit lointain d'une société croulante, qui menaçait de sa chute ces félicités » étranges, déplorables erreurs d'un peuple frappé de vertige¹.

On vivait dans un tourbillon. Toutes les idées qui avaient jusque-là agité le siècle semblaient se ramasser et prendre un élan nouveau en se rapprochant du but. La religion catholique était frappée de coups répétés : la philosophie voyait enfin arriver son heure, et les philosophes, enflés de leurs succès, achevaient dédaigneusement, dans les salons, contre la doctrine ennemie, la victoire éclatante qu'ils remportaient sur elle dans les lois.

C'est parmi ces adversaires triomphants des croyances de sa famille que Chateaubriand se trouva jeté, dès son arrivée à Paris. Et il était d'autant plus exposé à prendre le mot auprès d'eux qu'en ce temps-là, — c'est lui qui l'a dit, — toute renom-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 316.

mée littéraire le fascinait¹. Pour ce jeune breton hanté de rêves poétiques, il n'y avait personne au-dessus des écrivains heureux, dont Paris s'occupait, et qu'il avait entendu nommer avec éloge, au fond de sa province. Les hommes connus sont comme les choses célèbres : en général, la perspective leur est favorable, et ils n'imposent à personne autant qu'à ceux qui ne les ont jamais vus.

En arrivant dans la capitale, le naïf provincial y apportait donc une admiration enthousiaste pour les lettrés en renom et un désir très vif de les connaître. Or il se trouvait que tous, ou à peu près tous, étaient inféodés au parti philosophique, lequel, devenu maître de l'opinion, ne la tenait occupée que des siens. Il avait appliqué, avec succès, le programme fameux que la précieuse de Molière proposait à Trissotin :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Chateaubriand a fait, depuis, le tableau de cette société littéraire, à laquelle sa jeunesse fut mêlée. C'étaient, paraît-il, des hommes surfaits : ce qui n'est pas étonnant, puisqu'ils appartenaient à la coterie, qui disposait des réputations. Beaucoup vivaient en francs épicuriens. Quant à leurs principes, la plupart avaient ceux qui triomphèrent bientôt, ou étaient disposés à les prendre. Mais avant tout, ils se proclamaient fièrement les adversaires de *la superstition*, ce qui signifiait, dans leur langage, la doctrine séculaire de l'Eglise.

1. Cf. *Essai*, etc.; *Œuvres*, t. I, p. 341, note.